

Les conférences d'AGORA

Samedi 15 novembre 2006

Première conférence :
Michel DELON :

Les Lumières aujourd'hui : l'universel et le particulier.

[D'après les notes prises par Huguette Déchamp et Serge Tziboulsky]

Introduction : deux attitudes face au passé.

Certes spécialiste du 18^{ème} siècle, mais d'abord citoyen comme les autres, je considère qu'on ne peut pas comprendre notre monde comme s'il était un monde plat, mais qu'en tenant compte de notre histoire on peut arriver à ne pas dépendre passivement de notre présent. Il y a, en effet, deux attitudes par rapport au passé :

- faire du passé table rase ;
- identifier présent et passé en ne considérant pas le passé comme devant nous apporter des choses qui nous dérangent et qui empêchent que nos catégories soient directement les mêmes que celles du passé. Il faut accepter que les siècles antérieurs ne soient pas directement nos contemporains.

1- L'éclatement actuel des particularismes ethniques, religieux et culturels, envers d'une globalisation brutalement uniformisante.

a- Deux exemples :

- dans l'Europe d'aujourd'hui beaucoup de pays ont éclaté (la Tchécoslovaquie a éclaté entre république tchèque et Slovaquie, les trois Etats baltes ne pensent pas qu'ils pourraient s'unir, l'ex-Yougoslavie n'arrête pas de se diviser de plus en plus). Certes les pays européens s'efforcent de s'unir, mais il semble que ces efforts ne puissent s'accomplir que dans l'éclatement. Même les Etats-nations ne sont pas à l'abri de cette revendication de différence locale ou provinciale.
- les communautés revendiquent des lieux ethniquement (notamment sur les campus universitaires) et sexuellement (dans les piscines ou les hôpitaux) purs.

b- L'un des aspects les plus visibles de ces particularismes est la remise en cause de l'objectivité historique elle-même (chaque communauté s'arrogeant le monopole du discours légitime sur sa propre histoire) au nom du droit de mémoire, condamnant ainsi les historiens à l'autocensure et au silence. On a applaudi à l'effondrement du Mur de Berlin en 1989, mais aujourd'hui il se construit des murs un peu partout, et l'on voit certains applaudir à leur construction...

2- A ces particularismes correspond un discours dénonçant les illusions des Lumières.

Càd les illusions d'un homme **universel**, à la fois raisonnable et sensible, accusé d'être un modèle abstrait, et celles d'un **progrès** accusé d'être une porte ouverte vers le pire. Selon ce discours les individus et les peuples seraient fondamentalement différents les uns des autres et l'idéal serait « chacun chez soi ».

Or de la différence on glisse très vite à la hiérarchie et à l'inégalité. On assiste aujourd'hui à un grand retour du génétique contre le social, de l'inné contre l'acquis, du local contre l'universel, bref à l'obsession d'une identité véritable qui serait biologique, ethnique, locale.

Un mot résume tout cela : la balkanisation, envers de l'uniformisation au nom de la modernité de la technique (toutes les administrations veulent nous transformer en utilisateurs d'internet). D'où la référence à certains progrès tels que définis par les Lumières. Même Voltaire dans les *Lettres philosophiques* présente la Bourse de Londres comme un modèle d'union entre les hommes, puisque, pour faire des affaires, le Juif, le Chrétien et le Mahométan sont amenés à dialoguer ...)

Déjà au 18^{ème} siècle l'adversaire de Voltaire, **Rousseau** critiquait cette conception de la société qui protège le riche contre le pauvre et réduit le progrès à un simple développement quantitatif, à la croissance économique censée résoudre tous les problèmes (« s'il y a des pauvres, produisons et commerçons davantage et tout ira mieux »...).

Rousseau critiquait les Lumières de l'intérieur et contestait que le progrès intellectuel entraîne nécessairement le progrès moral et social. Mais, au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale, les philosophes de l'Ecole de Francfort **Theodor Adorno** et **Max Horkheimer**, dans *La dialectique de la Raison* (édition française Gallimard, 1974), se demandaient si la rationalisation techno-administrative du génocide n'était pas une erreur qui viendrait des Lumières : quand la raison s'emballe, l'impensable peut se produire. Un chercheur américain, **John Saul**, dans *Les bâtards de Voltaire. La dictature de la raison en Occident* (Payot, 2000) dénonce une rationalité fondée sur le chiffre et le commerce, qui fait qu'un ancien étudiant d'une business school américaine et un manager chinois tiennent le même discours.

3- La logique contradictoire des lumières.

Mais accuser les Lumières de tous ces maux, n'est-ce pas, en n'en retenant qu'un aspect, méconnaître les Lumières et leur logique contradictoire? L'universalisme n'est pas fondé que sur une raison marchande ; le progrès ne se réduit pas à toujours plus d'informatique et d'armement.

- a- La philosophie des Lumières n'a pas de corps de doctrine, ni de système, même si, dans l'urgence du combat, elle peut recourir à des slogans et à des polémiques réductrices (par exemple Voltaire, dans les dernières années de sa vie finissait ses lettres par : « *Ecrasons l'infâme !* », trahissant ainsi son obsession d'une religion devenue cléricisme et machine à conserver le pouvoir et à empêcher les gens de penser par eux-mêmes).
- b- De même que la science se définit par rapport à la réfutation (cf Karl Popper et le critère de la réfutabilité : une proposition ne devient scientifique que si elle est sortie victorieuse de sa mise à l'épreuve expérimentale ; la vérité scientifique est historique et relative), il n'est de rationalisme qu'ouvert à la contradiction et d'universalisme que confronté à l'histoire et à la diversité des situations. En français « les Lumières » est un terme métaphorique et **pluriel** (à la différence de l'anglais *Enlightenment*, de l'allemand *Aufklärung* ou de l'italien *Illuminismo*, qui sont des termes singuliers). Ce pluriel signifie le passage de la lumière abstraite, éternelle et transcendante à des lumières plurielles et horizontales : les savoirs que les hommes échangent et qui s'élaborent dans cet échange même. Les Lumières sont fondées sur l'**empirisme** : nos idées viennent de notre expérience sensible et sociale ; il n'y a jamais d'idées innées ni d'idées pures. La connaissance n'est jamais coupée de la sensibilité (ni de l'expérience sensorielle, ni de l'expérience émotive – laquelle, selon Rousseau, fait qu'on reconnaît en autrui un autre homme). Les Lumières installent les hommes dans leur **relativité** historique et géographique.
- c- Les Lumières ne sont pas le 18^{ème} siècle : il y a des **résistances** aux Lumières et la confiance en la raison peut être partagée par beaucoup de ceux qui s'opposaient aux philosophes des Lumières. **D'Alembert** lui-même, dans son *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie*, manifeste de la philosophie nouvelle, n'est pas d'un optimisme béat : il montre que l'apparition de connaissances nouvelles peut s'accompagner de la perte d'autres savoirs, que le savoir est donc un processus difficile et jamais

définitif. Il critique en ces termes dans le *Discours préliminaire* son ex-ami **Rousseau** (le prétexte de la rupture ayant été l'article *Genève* de l'*Encyclopédie*), qui prétend que les sciences et les arts corrompent les mœurs :

« *Ce serait peut-être ici le lieu de repousser les traits qu'un écrivain éloquent et philosophe a lancés depuis peu contre les sciences et les arts en les accusant de corrompre les mœurs. Il nous siérait mal d'être de son sentiment à la tête d'un ouvrage tel que celui-ci. Et l'homme de mérite dont nous parlons semble avoir donné son suffrage à notre travail par le zèle et le succès avec lequel il y a concouru. Nous ne lui reprocherons point d'avoir confondu la culture d'esprit avec l'abus qu'on en peut faire. Il nous répondrait sans doute que cet abus en est inséparable.* »

On le voit : Rousseau est à la fois un homme des Lumières (il collabore à l'*Encyclopédie*) et un homme sensible au risque de dévoiement et d'abus du rationalisme, oubliant la dimension morale et sociale qui doit équilibrer les choses : pas de science sans conscience.

d- un autre exemple de contradiction interne aux Lumières : **Sade**

Selon Michel Onfray Sade refuserait les valeurs des Lumières. Oui, mais en même temps il a lu les philosophes des Lumières et en met des pages entières dans la bouche de ses personnages. Il n'a écrit que des romans, dans lesquels il fait tenir à ses personnages des discours très divers, dans lesquels il confronte le rationalisme des Lumières avec la réalité des désirs et des pulsions – et avec la violence qu'ils entraînent – lesquels ruinent cet optimisme.

Autrement dit : Sade n'est pas réductible aux Lumières (contrairement à ceux qui disent : « Voyez : avec Sade les Lumières mènent au crime et à l'orgie généralisée »), mais inversement on a chez lui une interrogation sur les fondements d'une morale humaine (si on recherche ce qu'il y a de commun entre les hommes, alors on peut fonder une morale sur l'intérêt individuel). Sade empêche les Lumières de se figer en un optimisme béat. Il écrit au moment même où la philosophie des Lumières est confrontée à la Révolution : les philosophes avaient conçu le principe d'une réforme, mais une telle réforme est-elle possible sans violence incontrôlable ? Ainsi dès cette époque on pose le problème des relations entre Liberté et Terreur.

Rousseau et Sade montrent que la philosophie des Lumières n'est pas un discours bien huilé, qui va d'ailleurs rapidement être caricaturé pour devenir celui du pharmacien Homais de *Madame Bovary*, qui croit au progrès, mais pour qui le progrès, c'est celui de son chiffre d'affaires mensuel.

d- Les Lumières ont mené un travail à la fois **conceptuel** et **littéraire**. Ce n'est pas un hasard si les philosophes français du 18^{ème} siècle, à la différence des philosophes allemands comme Leibniz et Kant, ne sont pas des professeurs de philosophie, mais des gens de lettres, qui ne distinguent pas la réflexion abstraite et l'invention littéraire, celle-ci étant la mise à l'épreuve des idées en relation avec la réalité et les contradictions qu'elle leur apporte :

- Par exemple, **Rousseau** écrit *Emile*, un **traité** pédagogique, mais après il ébauche un **roman** *Emile et Sophie*, dans lequel ces deux êtres parfaitement bien élevés forment un couple qui ne marche pas. Le roman montre que la théorie ne se suffit pas à elle-même. De même dans *La Nouvelle Héloïse*, Rousseau montre une calviniste (Julie), un athée (son mari, Wolmar), un anglais, etc., qui essaient de vivre ensemble, mais qui n'y parviennent pas vraiment. On peut d'ailleurs se demander quel sera l'avenir de cette communauté après le mort de Julie.
- De même certains, comme **Diderot**, privilégient le genre du **dialogue**, qui montre la confrontation des idées, lequel dialogue renvoie, finalement, au dialogue entre le texte et nous. Par exemple dans le *Supplément au Voyage de Bougainville* Diderot pose des questions sur le colonialisme : il met notamment en scène un dialogue entre l'aumônier de l'équipage de Bougainville et une famille

tahitienne, qui lui offre une jeune fille pour la nuit ; et le prêtre de se récrier : « *Mais ma religion ! Mais mon état !* », ce qui ne l'empêche, finalement, pas de passer la nuit avec la fille... C'est ainsi que se développe un dialogue sur les fondements de la morale religieuse et de la morale sexuelle. Les interlocuteurs du roman discutent aussi sur le récit de voyage de Bougainville, indiquant par là que la vérité se constitue dans des échanges, et est toujours en mouvement.

Les écrivains des Lumières ne recourent pas à la littérature pour faire joli : celle-ci est le lieu même où les idées se cherchent et s'élaborent.

- Autre exemple : le **roman épistolaire**, notamment celui de **Madame de Charrière** (née dans une grande famille hollandaise, polyglotte, elle épouse un petit noble des bords du lac de Neuchâtel, où elle s'établit et où, sous la Révolution, elle reçoit à la fois des émigrés français contre-révolutionnaires et des jacobins allemands chassés par la contre-révolution). Dans ce roman, *Lettres trouvées dans des portefeuilles d'émigrés*, elle imagine un échange entre des gens qui ne peuvent pas dialoguer (le père, émigré, qui campe sur des vérités éternelles, son fils, qui ne s'identifie pas à l'armée de Condé, et un ancien général républicain), puisqu'en 1793 il n'y avait personne pour faire exister cet échange.

Conclusion : la leçon des Lumières.

Si on relit réellement les Lumières en ne les limitant pas à des mots d'ordre, on voit qu'elles sont un exemple de confiance dans la possibilité pour les hommes de se trouver des points communs sans se cramponner à des certitudes, à des vérités révélées ou à des autorités transcendantes, - confiance dans l'invention de formes nouvelles. D'où l'idée que l'histoire n'est pas écrite d'avance et l'espoir qu'il y a du nouveau possible, ce nouveau n'étant pas simplement la reproduction quantitativement supérieure de ce que nous connaissons déjà.

La leçon des Lumières, c'est qu'on ne peut pas en tirer de conclusions directement applicables au présent ; c'est l'encouragement à se servir de sa propre raison (« *sapere aude* », écrivait Kant). Quand les individus se réclament de vérités supérieures en contradiction les unes avec les autres, alors c'est la guerre ; pour éviter la guerre, on est condamné à dialoguer « horizontalement », et à inventer une solution qui n'est jamais ce qu'on espérait. L'histoire est la production d'un avenir toujours inattendu. Trop de gens ont voulu la clore, que ce soit par la Révolution définitive, le Jugement dernier ou la Démocratie imposée partout. Mais le réel et l'humain résistent, telle est la leçon de l'universalisme des Lumières, si bien exprimé par **Montesquieu** :

« Si je savais quelque chose qui me fût utile et qui fût préjudiciable à ma famille, je la rejetterais de mon esprit. Si je savais quelque chose utile à ma famille et qui ne le fût pas à ma patrie, je chercherais à l'oublier. Si je savais quelque chose utile à ma patrie, et qui fût préjudiciable à l'Europe, ou bien qui fût utile à l'Europe et préjudiciable au genre humain, je le regarderais comme un crime. » (Mes pensées, n°11)

Seconde conférence

Alain NIDERST :

Les Lumières : mort ou transfiguration ?

[D'après les notes prises par Huguette Déchamp et Serge Tziboulsky]

1- définition des Lumières.

La meilleure définition des Lumières se trouve dans l'opuscule de Kant : *Réponse à la question : « Qu'est-ce que les Lumières ? »* (1784) : c'est « la sortie de l'homme de la minorité dont il est lui-même responsable ». Il en est responsable par paresse et lâcheté, par manque d'audace à se servir de son propre entendement, sans la direction d'autrui. Les Lumières, c'est donc l'émancipation de l'esprit et le refus de l'argument d'autorité. Comment cette émancipation peut-elle se faire ? Kant répond : pour un individu seul, c'est très difficile (par timidité), mais paradoxalement plus facile pour un public, une masse, car il y a toujours parmi les tuteurs de la masse des esprits capables de l'éclairer sur ses ressources et les ambitions qu'elle peut se proposer (on l'a vu, par exemple, sous les révolutions : ce sont des aristocrates – Mirabeau, Talleyrand, La Fayette – qui ont pensé les débuts de la Révolution française ; et à l'époque de la révolution russe on soutenait que le souffle de la liberté viendrait des classes dirigeantes). Kant dirait comme Descartes que « le bon sens est la chose du monde la mieux partagée », mais, à la différence de Descartes, que, pour libérer l'homme il faut plutôt compter sur la collectivité. C'est en nous appuyant les uns sur les autres que nous saurons secouer le joug de la tradition des rois et des prêtres ; ainsi l'humanité fera des progrès réguliers, les arts et les sciences s'épanouiront, les hommes iront vers une paix perpétuelle, le bonheur et la sagesse seront accessibles à tous. Kant conclut : « *notre siècle n'est pas éclairé, mais en marche vers les Lumières.* » Tel est l'esprit qui a animé le progrès politique au 19^{ème} siècle.

2- Les Lumières ne se bornent pas au 18^{ème} siècle

Il y a eu des Lumières avant et après :

a- avant :

cf **Diderot** : « *Nous avons eu des contemporains sous le siècle de Louis XIV.* »

cf **Descartes**, « ce cavalier français qui partit d'un si bon pas. » (Péguy)

cf **Montaigne** et son « *scepticisme martial et joyeux* » (Diderot)

cf **Rabelais** et « son éclat de rire énorme » (Diderot)

cf **Socrate** et sa dialectique

cf le théâtre d'**Euripide**, dont Sartre disait, que, contrairement à Eschyle, il ne croyait plus aux dieux (excepté, à la fin de sa vie, dans *Les Bacchantes*) et tournait la religion en dérision.

b- après :

Certes le romantisme a été une réaction contre les Lumières, certes **Chateaubriand** parlait du « *hideux sourire de Voltaire* » et **Hugo** de « *l'aride sol voltairien* », mais Chateaubriand lui-même, à la fin des *Mémoires d'Outre-tombe*, écrit : « *ce sera la Grande Révolution allant à son terme* » et **Vigny** écrit ces célèbres vers de *La Maison du Berger* (in *Les Destinées*, 1844) :

« *Le jour n'est pas levé.- Nous en sommes encore
Au premier rayon blanc qui précède l'aurore
Et dessine la terre aux bords de l'horizon.*

*Les peuples tout enfants à peine se découvrent
Par-dessus les buissons nés pendant leur sommeil ;
Et leur main, à travers les ronces qu'ils entr'ouvrent,
Met aux coups mutuels le premier appareil.
La barbarie encor tient nos pieds dans sa gaine.
Le marbre des vieux temps jusqu'aux reins nous enchaîne,
Et tout homme énergique au dieu Terme est pareil. »*

Quant à **Hugo**, il s'écrie : « *C'est l'ange Liberté, c'est le géant Lumières !* »

Excepté l'anticléricalisme (aspect secondaire) l'esprit des Lumières a circulé à travers tout le 19^{ème} siècle. Sous la Troisième République, les Radicaux ont eu l'impression d'être au pouvoir pour mettre en pratique la philosophie des Lumières. Et les grands penseurs de la Troisième République, comme **Alain** et **Brunschvicg** et autres « chiens de garde » de la république bourgeoise selon Paul Nizan, sont des hommes des Lumières, ainsi que **Gide**, **Valéry** et, sous les Quatrième et la Cinquième Républiques, **Sartre**, qui a ressenti toutes les antinomies de cette philosophie.

Pour tous ces hommes il s'agissait, selon le mot de Fontenelle, de « *penser jusqu'au bout* », en rejetant préjugés et héritages poussiéreux. Et la société qui a le mieux exprimé cela, c'est la franc-maçonnerie, qui s'imposa quand les radicaux, francs-maçons pour la plupart, gouvernèrent la France. **Jules Romains** (1885-1972), qui n'était pas maçon et avait à la fois de la répugnance et de l'attirance pour la franc-maçonnerie, mais a été membre du Parti Radical jusqu'à la fin, écrit, entre 1932 et 1947 un roman en 27 volumes, couvrant la période 1908-1933 : *Les Hommes de bonne volonté* (titre d'inspiration chrétienne, mais bien digne des Lumières). Dans ce roman il donne la parole à l'un des grands penseurs de la franc-maçonnerie d'avant 1914, qui explique que « *la République laïque n'est qu'une simple étape, peut-être même un détail, dans la grande marche de l'humanité* ». Et il brosse une grande fresque de l'histoire humaine :

« il faut concevoir un travail mené continuellement et partout [on voit] des serfs de la glèbe qui deviennent des hommes libres, des hérétiques qu'on cesse de brûler, des nobles qui abandonnent leurs privilèges, des hommes blancs qui se battent pour que des esclaves noirs soient arrachés à l'ignorance, de grands empires militaires qui proclament la nécessité de la paix et l'union entre les peuples. » - bref, dans tous les domaines les résultats du passé (mauvais) sont mis en regard du but (bon) et toute l'histoire de l'humanité, en gros, présente un immense progrès. Et le philosophe maçon du roman poursuit : « *les rites francs-maçons renvoient tous à l'idée de construction, comme les rites chrétiens, à l'idée de sacrifice* ». Certes il y a eu des reculs et des désastres, dus à la malice des fourbes et aux mensonges des hypocrites, mais « *la construction du Temple s'est poursuivie [...] Elle sera achevée avec l'unification totale de l'humanité dans tous les sens et sur tous les plans, même sur le plan mystique.* »

Certes il est bien vrai que les adeptes des Lumières se sont opposés et qu'ils ont privilégié des formes comme le dialogue philosophique (Fontenelle) ou le roman par lettres (Richardson, Rousseau), qui permettent l'expression de subjectivités contradictoires, mais ils ont été d'accord sur l'essentiel : dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes*, Fontenelle et la Marquise, dans le *Rêve de d'Alembert*, Julie de Lespinasse et le docteur Bordeu débattent, mais ne sont pas des adversaires ; ils sont d'accord sur « *la précision et la justesse* », exigence née avec Descartes et qui s'étend même aux ouvrages d'agrément.

3- Mais les Lumières ont-elles vraiment progressé ?

Le règne de la Raison universelle, qui éclipsera l'amour-propre des individus et conduira à une liberté totale, est-il arrivé ? Contrairement aux esprits du 19^{ème} siècle comme Hugo, peu le croient aujourd'hui. Le vrai progrès, c'est le progrès intellectuel et moral, existe-t-il ? En ont douté, par exemple :

- **Sade**, pour qui les individus sont voués à la solitude et à la guerre ;
- **Joseph de Maistre**, penseur catholique d'extrême-droite et héritier de Sade ; d'où son christianisme désespéré ;
- **Baudelaire**, qui écrivait dans ses *Fusées* : « *la confiance au progrès est une doctrine de paresseux, une doctrine de Belges. L'homme reste toujours semblable à l'homme, c'est-à-dire à l'état sauvage.* »
Certes il y a un progrès technique, mais la sagesse n'a pas suivi ; au contraire ce progrès n'a-t-il pas favorisé la guerre et l'égoïsme des hommes ? Rousseau soutenait déjà que le développement des sciences et des arts n'avait pas rendu l'humanité plus vertueuse et plus heureuse. Selon lui le plus bel état de l'humanité et l'état de « jeunesse du monde », qui suit immédiatement la sauvagerie primitive, et où les hommes, regroupés en tribus, ont conservé leur bienheureuse innocence, sans la corruption des villes et des Etats. Mais la pensée de Rousseau se déploie sur deux plans. Il écrit dans la Préface de *Narcisse* :

«[il est certain que la civilisation a corrompu l'humanité, mais dans la situation où nous sommes aujourd'hui] *les mêmes causes qui ont corrompu les peuples servent quelquefois à prévenir une plus grande corruption(...) et c'est ainsi que les arts et les sciences, après avoir fait éclore les vices, sont nécessaires pour les empêcher de tourner en crimes (...). Elles détruisent la vertu, mais elles en laissent le simulacre public qui est toujours une belle chose.(...)*

Mon avis est donc(...) de laisser subsister et même d'entretenir avec soin les Académies, les Collèges, les Universités, les Bibliothèques, les Spectacles, et tous les autres amusements qui peuvent faire quelque diversion à la méchanceté des hommes, et les empêcher d'occuper leur oisiveté à des choses plus dangereuses.(...) je ferai des Vers et de la Musique, si j'en ai le talent, le temps, la force et la volonté(...). Il est vrai qu'on pourra dire quelque jour : Cet ennemi si déclaré des sciences et des arts fit pourtant et publia des pièces de Théâtre ; et ce discours sera, je l'avoue, une satire très amère, non de moi, mais de mon siècle. »

4- La guerre de 1914-1918 a traumatisé l'optimisme des Lumières.

L'esprit des Lumières s'est maintenu jusqu'au 20^{ème} siècle. Mais le premier événement qui a secoué et traumatisé cet optimisme des Lumières fut la Grande Guerre.

- a- Certes au début, les Français, surtout, mais aussi à leur façon les Anglais, qui étaient sûrs d'avoir apporté le progrès aux indigènes d'Afrique et d'Asie, proclamaient qu'en combattant l'empire militariste des Hohenzollern on allait prolonger ce qu'avaient commencé les soldats de Valmy et de Jemmapes, en dignes héritiers de ces héros de la liberté en lutte, pour ne pas dire en croisade, contre les absolutismes. De cet état d'esprit témoignent les passages suivants des *Hommes de bonne volonté* :

« *Il s'agissait de reprendre la grande bataille commencée il y avait cent-vingt ans, interrompue et toujours différée, la grande bataille des démocraties contre les absolutismes, le grand soulèvement des peuples contre les rois et les empereurs. Il allait être question de la Croisade et de la délivrance du Saint Sépulcre.* »

Puis, au moment de la bataille de Verdun, un jeune lieutenant, le comte de Pellériès, issu d'une famille d'aristocrates ralliés immédiatement à la République et à l'idéologie de la Révolution, harangue ses troupes en ces termes :

« *Nous ne voulons pas que notre pays, qui est une république d'hommes libres, soit vaincu et asservi par des gens d'en face qui ne sont pas des hommes libres, mais soumis à des féodaux. Non loin d'ici, à Valmy, il y a un peu plus de cent-vingt ans nos ancêtres ont repoussé les étrangers qui venaient écraser la Grande Révolution. Mon ancêtre, le comte Voisenon de Pellériès y était.* » Et il

exhorte ses soldats à monter à l'assaut au cri de « *Vive la Nation ! Vive la République !* » Les trois quarts de ces très jeunes soldats se feront massacrer.

- b- Mais la Grande Guerre resta un scandale impossible à justifier. Après le Traité de Versailles, un nouveau monde allait-il voir le jour, débarrassé de l'obscurantisme et de la barbarie ? En réalité ce fut la période des grandes dictatures, de l'univers concentrationnaire et de la Seconde Guerre Mondiale, qui fut aussi sauvage que la Première. Dans *Les Hommes de bonne volonté*, le jeune Jerphagnon, qui fera plus tard une carrière politique sous les couleurs du Parti radical et sera Ministre des Affaires Etrangères, va voir son philosophe franc-maçon et lui dit : « *Mais si, dans deux ou trois ans éclate une guerre européenne ?* » et le philosophe se contente de répondre en ouvrant les bras : « *Eh bien !* », signifiant par là que c'était un détail comme il y en aura toujours dans l'histoire. D'où le malaise du jeune homme : « *j'avais alors ressenti une sensation très bizarre, qui était à la fois déception, dépaysement, perte de contact, retrait sur soi-même, doute de soi-même* ». A-t-on vraiment le droit de justifier pareilles horreurs ? Objection faite à toutes les philosophies de la totalité (Hegel, Marx, la philosophie chrétienne)... D'ailleurs, dès 1915, Jerphagnon déclare à un ami :

« *Je te prédis des choses étonnantes. Nous verrons peut-être le rétablissement des sacrifices humains ; nous verrons des penseurs envoyés au bûcher et à la chaise électrique pour avoir professé des hérésies ; nous verrons des procès en sorcellerie comme au Moyen Age ; nous verrons des foules hurler d'amour au passage d'un despote et des fils d'électeurs socialistes se rouler par terre en criant : « Ecrase nous, dieu vivant ! »*. On aura donc fait cette guerre pour rien ; le résultat sera encore pire qu'avant.

On trouve des considérations similaires dans un roman de **Simone de Beauvoir** publié en 1946, *Tous les hommes sont mortels* : l'exemple des totalitarismes et déjà celui du Saint-Empire Romain Germanique de Charles Quint montrent que chaque fois qu'on a voulu faire le bien de tous, ce fut un échec et une catastrophe.

C'est ainsi que les objections des adversaires des Lumières prennent tout leur sens. Il suffit d'ouvrir le journal du jour pour y découvrir divisions, guerres et atrocités en tout genre et une planète menacée par les gaz à effet de serre lâchés dans l'atmosphère par les pays industrialisés (Rousseau y verrait une éclatante et inquiétante confirmation de ses thèses). Candide a raison contre Pangloss : « *Nous sommes horriblement malheureux.* »

Conclusion : les Lumières : mort ou transfiguration ?

Ni Rousseau, ni Sade, ni Baudelaire n'avaient tort. La cupidité et la volonté hégémonique des pays riches poussent les pays exclus à revenir à des croyances et à des haines ancestrales.

Assistons-nous, depuis la Grande Guerre à l'agonie des Lumières ? Ou ne s'agit-il que d'une simple crise de croissance ? Certes les progrès de la médecine ont fait progresser l'espérance de vie ; certes, dans la plupart des pays les riches ont quelque peu réduit leur cynique arrogance ; certes l'homme d'aujourd'hui est devenu cosmopolite ; certes la solidarité se développe (hypocrisie superficielle ou esquisse d'une morale nouvelle ?). Mais les Lumières, ont peut-être déçu. Et si elles finissent par s'imposer, ce sera sous une tout autre forme. Le débat reste ouvert. L'histoire a toujours créé et créera toujours autre chose que ce qu'on en a attendu...

Discussion générale

Elle a permis aux deux conférenciers de préciser leur pensée sur quelques points :

- l'exemple de Voltaire montre qu'il faut se battre cas par cas, scandale après scandale ;

- le débat entre pro- et anti-Lumières revient à se demander si les hommes se définissent par leurs appartenances ou par la jouissance et l'usage de leur raison individuelle ;
 - aucun mot d'ordre ne peut résumer une valeur, qui, dès qu'elle est abstraite, risque toujours d'être pervertie ;
 - les penseurs des Lumières ont pratiqué une autocritique interne permanente ;
 - on ne peut jamais faire l'économie de penser par soi-même ;
 - l'apport le plus important des Lumières, c'est l'idée de la relativité du travail de la pensée ;
 - certes la foi existe, mais il s'agit de couper la raison de la foi, sans jamais tenir un discours de maîtrise ;
 - les lumières ont eu un certain retentissement hors de l'Occident et on peut dire que les Lumières ont progressé dans les pays africains et autres.
-